

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 29/2 (2002)

DOI: 10.11588/fr.2002.2.62699

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

nant sur l'influence exercée par l'abbé, France Marchal écrit: »le dramaturge découvrait chez l'Italien un naturel pour la pantomime que seul l'acteur Garrick pouvait surpasser; [...] l'admirateur d'Horace et de la littérature antique savait profiter des qualités éminentes du latiniste« (p. 289), une phrase symptomatique de la méthode de France Marchal qui, en quelques mots, ressuscite à l'esprit du lecteur les analyses proposées dans la diachronie sur l'Antiquité, l'Angleterre et l'Italie, mais aussi sur les genres littéraires cultivés à Rome, le théâtre shakespearien, et les conceptions esthétiques et musicales dominantes et lui fait, par conséquent, percevoir immédiatement ce que fut la culture de Diderot.

Cette culture, c'est la rencontre avec les monarchies du Nord qui la parachèvera, par les contacts, d'abord, avec une Allemagne avec laquelle Diderot entretient des contacts tout à la fois savants et courtois, comme le montre la belle analyse de ses rapports avec Winckelmann, un autre des axes de sa culture. Mais les contacts sont aussi mondains, contacts noués soit sur place au détour de voyages, soit dans le salon Holbach ou encore avec Grimm. De ce dernier, il se détachera pourtant peu à peu, lorsqu'il constatera qu'il se transforme en courtisan, adoptant par-là vis-à-vis du despotisme de Frédéric II une attitude que lui-même refuse, et ce avec d'autant plus de virulence que la prétention de ce monarque à être éclairé est »la plus hypocrite et la plus dangereuse des tyrannies«. Du régime de Frédéric II, Diderot n'attendait rien. La Russie, elle, après lui être apparue comme le refuge du patriotisme et de la philosophie, le déçoit. Cette déception est même double, car le voyage fait en Russie à l'invitation de Catherine II peu de temps après la décisive expérience de la Hollande achève de consumer la rupture avec certains de ses amis, comme Grimm justement, car c'est la possibilité même d'un despotisme éclairé que le séjour auprès de Catherine remet en question, d'une part, et qu'il révèle à Diderot, d'autre part la vanité de l'utopie primitiviste: »Au retour de la Russie, c'est la société civile et son progressisme qui intéressent le Philosophe, effaçant alors les faciles tentations du naturalisme aussi bien que les nobles tentatives de l'humanisme« (p. 412). Au terme de son processus d'acculturation, l'humanisme de Diderot s'est modifié, politisé et ouvert à une confrontation avec le réel que l'immense culture acquise au fil des ans lui permet de mieux appréhender.

Cette évolution, le lecteur l'embrasse non seulement dans sa durée, mais également dans sa profondeur et sa riche complexité, au terme d'une lecture d'autant plus agréable que Madame Marchal a su renoncer à multiplier les notes de bas de page. La contrepartie de ce choix est qu'il devient difficile, parfois, de distinguer les éléments neufs qu'elle a apportés des emprunts qu'elle aurait faits. Même si ces derniers étaient fort nombreux, elle serait restée, pourtant, fidèle à l'esprit de Diderot qui affirmait: »Si je trouve chez les autres quelque chose qui me convienne, je m'en sers« (p. 423). Plus décisif est, en outre, que l'ouvrage de Madame Marchal donne envie de se replonger dans l'œuvre encyclopédique de l'écrivain, et que le lecteur trouvera, à ce titre, dans la bibliographie qu'elle a, enfin, judicieusement organisée de façon thématique, un guide précieux. En réveillant le désir de relire Diderot, le livre de Madame Marchal, érudit sans être fastidieux, exhaustif et suggestif tout à la fois, réalise un autre idéal de la critique.

Christophe LOSFELD, Halle

Annett VOLMER, *Presse und Frankophonie im 18. Jahrhundert. Studien zur französischsprachigen Presse in Thüringen, Kursachsen und Rußland*, Leipzig (Leipziger Universitätsverlag) 2000, 318 p. (Deutsch-Französische Kulturbibliothek, 16).

Dirigé par Edgar Mass à Leipzig, ce travail est l'un des premiers acquis scientifiques de l'unification allemande dans le domaine de l'histoire de la presse allemande et russe de langue française au XVIII^e siècle! L'ouverture des archives russes, la connaissance des publications en cette langue par de jeunes chercheurs favorisent la prise de conscience d'un

espace européen oriental où les Lumières eurent une coloration particulière. Les enquêtes et les synthèses de M. Espagne et M. Werner sur les transferts culturels à pôles multiples ont largement débroussaillé la question. Annett Volmer traite de la presse francophone en Thuringe, Saxe électorale et Russie. Elle justifie ce choix qui peut paraître de circonstance, en particulier pour le troisième élément de son propos. À une Allemagne divisée en États aux statuts très variés s'oppose un Empire russe centralisé; à une noblesse et une bourgeoisie éclairées pour qui le français est une langue naturelle de lecture s'oppose une Russie, sans véritable bourgeoisie où seule une élite nobiliaire et administrative très réduite pratique un français essentiellement sociologique et oral. La langue du commerce et de la science est plutôt l'allemand dans l'Empire réformé par Pierre le Grand. Les libraires russes se fournissaient surtout en Hollande pour les livres français, dont la publication en Russie était rare, ce qui n'était pas le cas en Allemagne. On sait que Gotha, capitale du duché de Saxe-Gotha-Altenbourg, fut un haut lieu de l'influence des Lumières françaises en Allemagne grâce à des princes éclairés, dont Louise-Dorothée qui entretenait des correspondances avec les philosophes français les plus huppés et qui avait recruté Grimm comme chargé d'affaires diplomatiques à Versailles. En Saxe, l'importance de la foire du livre de Leipzig favorisait la diffusion d'une littérature périodique dans la langue internationale qu'était le français fournissant 40% des ouvrages étrangers à ces rencontres annuelles de Pâques. En Russie, le développement de la presse fut plus lent et les journaux français furent toujours en moins grand nombre que les feuilles allemandes. C'est donc un paysage très diversifié qu'offrent les trois exemples choisis par l'auteur: une principauté influencée directement par les Lumières françaises, un État important servant souvent d'intermédiaire avec les pays slaves de l'Est, un Empire puissant mais où le français était une langue peu pratiquée en dehors de la Cour. Le type de journal produit dans chacun de ces États fut naturellement lié à ces conditions objectives. Heinrich August Ottokar Reichard est encore aujourd'hui connu pour ses guides de voyages, un peu moins pour ses nombreuses traductions du français (de Bernardin de Saint-Pierre à Choiseul-Gouffier): son «Nouveau Mercure de France» publié à Gotha de 1775–1777 ne manquait pas d'ambition en se mesurant à l'illustre ancêtre de tous les journaux littéraires français. Il s'agissait d'une compilation d'articles et de pièces fugitives tirés de divers journaux de langue française que les abonnés ne connaissaient pas – on le souhaite – ou ne pouvaient se procurer. Le «Journal de lecture» (1782–1783), puis les «Cahiers de lecture» (1784–1796) de Reichard encore furent destinés au même public allemand, bien qu'on les trouvât à Paris au «Cabinet de littérature allemande» dirigée par Christian Adrian Friedel, écrivain connu par ses traductions du théâtre d'Outre-Rhin. On ne s'étonnera pas que la rubrique la mieux fournie concernait la littérature de voyages. Le tout était, comme d'habitude, pillé de la presse française, sauf une curieuse rubrique des «manuscrits» dans les «Cahiers», qui prétendait publier des inédits *tirés de portefeuilles de quelques hommes de lettres*: extrait du voyage de Chastellux en Amérique procuré par Grimm, lettres de Linguet, etc. Une lithographie – technique de reproduction toute nouvelle – est ajoutée aux livraisons de 1796, qui, comme l'ensemble de la presse francophone, sont assez clairement opposées aux événements qui se déroulent en France. Goethe lisait ces feuilles. La presse francophone ne bénéficia pas en Saxe de l'entregent et de la personnalité de Reichard: les feuilles qu'on y publie, sans grand succès d'ailleurs, sont plutôt des coups d'essai dans des domaines journalistique bien connus: l'«Ambigu» (Leipzig, 1738) est un «spectateur», l'«Extrait de la littérature de ce temps» (Mersebourg, 1754–1756) est, comme son nom l'indique, un journal de comptes rendus pris ici ou là, et plutôt à Berlin qu'à Paris. Le résultat est bien modeste, surtout pour un électorat lié dynastiquement à la France. Le cas de la Russie qui occupe une moitié du volume est plus intéressant, et tout à fait nouveau. Il n'y a pas en Russie de clientèle potentielle aussi développée qu'en Allemagne pour les journaux français. Ils durent innover. D'autre part, la Russie était une grande puissance centralisée dont la vision était internationale: la presse de langue française fut un élément de sa politique extérieure. Franc-maçon, espion, comédien

et favori de la tsarine Élisabeth, le Lorrain Tschudi publia le premier journal français en Russie, sous le titre plein de promesses de »Caméléon littéraire« (1755): son départ de Russie pour la ... Bastille mit fin à cette expérience tiré à 300 exemplaires sur les presses de l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg. Le »Caméléon« s'inspire des petits journaux français de varia publiés en Allemagne: l'auteur cite à ce propos Rousset de Missy, on pourrait y joindre les journaux de James de la Cour à Francfort ... ou le »Sansonnnet badin« d'Amsterdam (1743). Mais l'insistance sur l'actualité culturelle russe et les traductions de cette langue offertes aux lecteurs prouvent que ce journal était surtout destiné à des lecteurs étrangers: l'écho européen confirme ce sentiment. La »Gazette de Saint-Pétersbourg« (1756–1759) est un pur produit politique, une traduction des meilleurs articles des gazettes russe et allemande publiées dans la ville impériale. Ce fut un Hanovrien, le juriste de l'Académie Strube de Piermont, qui fut d'abord chargé de superviser la traduction d'une gazette très peu »locale«, mais surtout orientée vers le soutien de la politique extérieure russe. La mauvaise qualité du français est une conséquence évidente de l'incompétence des divers traducteurs. Le »Journal des sciences et des arts« (1761) est le premier journal »privé« publié en Russie, et à Moscou. Son titre en évoque d'autres plus célèbres, dont la feuille jésuite de Trévoux qui avait traversé le siècle. Son rédacteur Philippe Hernandez, traducteur de l'anglais, était un ancien collaborateur du »Journal étranger«. Encyclopédique, l'ambition du journal inspire le respect; mais il n'était pas à la mesure d'un seul homme éloigné des grands centres intellectuels de l'Europe des Lumières. Cette même année, Catherine II montait sur le trône de Russie. Francophone, sinon francophile, elle n'eut pas d'influence déterminée sur le développement de la presse de langue française. Le progrès de l'industrialisation en Russie, des métiers du livre, surtout sur influence financière et technique allemande, amenèrent la multiplication des feuilles périodiques dans toutes les langues majeures, et ce malgré l'esprit tatillon de la censure tsariste. »La Boussole de terre« (1770), *dédiée à la noblesse russe*, vaut surtout par son titre; son auteur, Nicolas-Gabriel Leclerc, directeur de l'École des Cadets de Saint-Pétersbourg, avait une honorable intention patriotique qui fut, apparemment mal comprise. Diderot fréquenta en Russie ce pédagogue réformateur. »Le Mercure de Russie« (1786) continua cette curieuse volonté de mimer les périodiques français les mieux installés. Il dura moins d'un an, malgré les souscriptions de la famille impériale et de la haute noblesse. Le rédacteur était encore un professeur à l'École des Cadets, Gallien de Salmorenc, qui reproduisit la structure traditionnelle du »Mercure« parisien; on notera cependant une intéressante section sur les Académies de l'Europe et des informations sur la vie littéraire et intellectuelle de la Russie qui ne manquaient pas d'atteindre un public étranger ignorant le russe. Mais la diffusion ne semble pas avoir été européenne. On conclura ce panorama avec le »Journal littéraire de Saint-Pétersbourg« (1798–1800), qui bénéficia d'un lectorat nouveau créé par la Révolution française: les émigrés. Il s'agit d'un petit conservatoire des gloires littéraires de l'Ancien Régime ranimées au bord de la Néva et complétées des nouveaux hommes de lettres de la Contre-Révolution. Son rédacteur, émigré lui-même, le chevalier de Gaston quitta la Russie en 1801 et termina sa carrière comme directeur du Collège de Limoges. L'ouvrage d'Annett Volmer apporte aux divers dictionnaires des journaux et des journalistes publiés par Jean Sgard des titres et des noms nouveaux. Tous les journaux signalés eurent une durée de vie très limitée: la diffusion de la langue française en Europe centrale et orientale était trop réduite pour rendre économiquement rentable de telles entreprises.

François MOUREAU, Paris